

Le Sentiment de l'honneur dans Le Rouge et le Noir de Stendhal

Rannveig Yeatman

/La première partie (pp. 1-16) du mémoire de spécialisation écrit sous la Direction de P. Gérin, Professeur à l'Université du Mont Saint-Vincent./

Le sentiment de l'honneur appartient à une tradition dont les premières manifestations sont assez lointaines. De fait, dès l'antiquité, ce sentiment a provoqué maintes batailles, même des guerres, et dans la littérature de toutes les époques nous trouvons des exemples du sentiment de l'honneur comme véritable ressort de l'intrigue. Ainsi Homère base l'action de l'Illiade sur l'honneur blessé d'Achille, et l'honneur des personnages est souvent l'enjeu de la tragédie grecque.

Pour trouver l'origine française du sentiment, il faut remonter au moyen âge, où, à la période féodale, le code de l'honneur constituait un élément essentiel du serment de fidélité entre le vassal et son seigneur. La chevalerie, qui était l'institution militaire propre à la noblesse, avait comme principes de conduite non seulement la bravoure et la loyauté, mais la protection des faibles et une attitude respectueuse envers les femmes. Un manquement à ces obligations entachait l'honneur. Le sentiment de l'honneur dictait donc le comportement de l'individu et jouait un rôle considérable.

Nous le retrouvons dans les poèmes épiques comme La Chanson de Roland, et il atteint une situation dominante comme thème littéraire avec le héros cornélien du XVIIe siècle. Les pièces de théâtre de Corneille ne sont pas qu'une reprise des idées classiques, car elles reflètent aussi la société de leur temps. L'honneur militaire était de rigueur, et la noblesse était très consciente de sa position et de ses devoirs. Au début du siècle des milliers de nobles moururent en duel pour défendre leur honneur, et on pratiquait encore le duel à l'époque de Stendhal.

Avant d'aller plus loin, sans doute convient-il de définir le mot "honneur" qui semble recouvrir des notions assez diverses. Selon Le Robert (1), c'est d'abord une "dignité morale," c'est-à-dire un "bien moral dont on jouit dans la mesure où on a le sentiment de mériter de la considération et de garder le droit à sa propre estime." A titre d'illustration, prenons un exemple de Corneille: "Viens me venger.--De quoi?--D'un affront si cruel, / Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel" (2). Et voici quelques exemples de la littérature contemporaine de Stendhal, qui montreront davantage le sens du mot au XIXe siècle. Sainte-Beuve affirme, dans Chateaubriand, qu'on y trouve "le sentiment de l'honneur, de la vertu, du patriotisme, dans toute sa pureté et son ingénuité, le sentiment moral, exquis, antique" (1, p. 114). Rousseau "distingue dans ce /qu'il appelle honneur celui qui se tire de l'opinion publique, et celui qui dérive de l'estime de soi-même," dans une lettre de Saint-Preux à Julie (3).

Le Robert définit ensuite l'honneur comme "considérations plus ou moins glorieuses, marques de distinction que les hommes accordent au mérite reconnu." Pour illustrer cet aspect du mot, citons encore Corneille: "Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas," dit Emilie dans Cinna (4). Dans La Nouvelle Héloïse, Julie rappelle à Saint-Preux, qui se croit dans l'obligation de se battre en duel, une distinction qu'il lui avait faite autrefois "entre l'honneur réel et l'honneur apparent": "Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme et le témoignage d'une âme droite? et quelle prise peut avoir la vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable dont toutes les racines sont au fond du coeur?" (p.111)

"L'honneur," dit Vigny, "c'est la conscience, mais la conscience exaltée. --C'est le respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente" (5). Et, pour finir, voici une citation du Contrat de mariage de Balzac: "...une femme n'est pas un instrument de plaisir, mais l'honneur et la vertu de la maison" (Oeuvres, t.3, p. 178). Il faut souligner que nous n'avons fait que dégager ce qui semble essentiel au sujet qui nous intéresse; l'honneur se présente sous des formes variées.

Regardons encore une fois la deuxième partie de notre définition et plus précisément les mots "considérations plus ou moins glorieuses." C'est sous ce titre que se confondent les concepts de gloire, d'héroïsme et d'honneur. La gloire, dit Le Robert, est "célébrité, éclat, honneur, ...réputation." Selon Corneille, "à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire" (Cid, II, 2), et Balzac déclare que "la gloire est le soleil des morts" (Oeuvres, t. 9, p. 573). Cet aspect de l'honneur est tout autre que la dignité morale. Etant donné qu'il a pour but la glorification de l'individu, il se montre souvent très égoïste.

Dans Le Rouge et le Noir Stendhal emploie fréquemment les mots "honneur," "gloire" et "héroïsme." On les retrouve, à un moment ou à un autre, dans la bouche de chacun de ses personnages principaux, et toute l'oeuvre semble devoir son énergie à un instinct de noblesse que nous appellerons avec l'auteur le sentiment de l'honneur. Mais en quoi consiste ce sentiment de l'honneur dont Le Rouge et le Noir paraît pénétré, et quelle valeur a-t-il?

Nous allons traiter ces questions en parlant d'abord brièvement de l'auteur et de son oeuvre. Alors, afin d'interpréter le concept, nous l'étudierons en tant que "dignité morale." Puis, le côté glorieux et noble du sentiment sera examiné, et, pour que l'étude soit complète, il faudra enfin dégager l'attitude de Stendhal en tant que narrateur.

D'après son autobiographie, Vie de Henry Brulard, Stendhal lui-même tient en grande estime les sentiments de l'honneur et de la gloire. Ils les appelle des "sentiments espagnols" qui lui furent communiqués par sa tante Elisabeth, et le mettaient "dans les nues, ne /songeant/ qu'à l'honneur, qu'à l'héroïsme" (6). Aussi bien était-il grand admirateur de Corneille. Il prête exactement les mêmes sentiments à son héros, Julien Sorel, qui par certains côtés est la transposition de l'auteur, et par d'autres, son antithèse, ou plus précisément ce que Stendhal eût voulu être. Il n'est donc pas surprenant de retrouver chez le jeune fils du charpentier l'imagination vive et exaltée de son créateur. Cette "exaltation espagnole" à laquelle Stendhal fut sujet toute sa vie, lui faisait "détourner /son/ regard et /sa/ mémoire de tout ce qui /était/ bas" (p. 210).

La bassesse la plus évidente, et qu'il ne cesse pas de décrier dans son oeuvre, est l'état dans lequel est tombée la France sous la Restauration. De là le sous-titre Chronique de 1830, qui indique son intention de peindre les moeurs de l'époque, de façon à nous donner un bon aperçu de la période de la Restauration telle qu'il la voit. Stendhal expose et condamne sans hésitation la corruption d'une société qu'il méprise. Napoléon est mort, Charles X est bien établi sur le trône, et la Congrégation est devenue toute puissante. Cette société-là est la toile de fond devant laquelle l'auteur fait jouer ses personnages.

Le personnage principal du roman est Julien Sorel, jeune homme intelligent et timide qui éprouve une haine implacable pour les gens riches. Il se laisse guider dans toutes ses entreprises par un fort sentiment de l'honneur qu'il appelle "sa noblesse," et qui va de pair avec une grande ambition. Julien devient précepteur des enfants du maire de Verrières en Franche-Comté, M. de Rênal, avec l'intention de devenir prêtre et de porter l'habit noir, parce que la carrière des armes, suggérée par le Rouge du titre, dans laquelle il aurait voulu entrer, n'a plus d'avenir. Plein d'idées exaltées de "devoirs" à accomplir, il séduit Mme de Rênal, s'éloigne de M. de Rênal, et au bout d'une année est obligé de quitter Verrières.

Il entre alors au séminaire de Besançon où il plaît au Supérieur, l'abbé Pirard, et, par l'intermédiaire de celui-ci, obtient le poste de secrétaire personnel du marquis de La Mole à Paris. Julien excelle dans sa nouvelle situation. Il devient de plus en plus indispensable au marquis qui lui fait conférer la croix de la légion d'honneur et le charge de missions hautement secrètes. Fidèle à son ambition de franchir tout obstacle, Julien devient l'amant de Mlle de La Mole, Mathilde, il obtient par la suite du marquis une promesse de mariage et une position qui répond à toutes ses ambitions.

Cependant, une lettre accusatrice écrite de la main de Mme de Rênal vient bouleverser tous ses plans, et dans une sorte de transe, Julien attende à la vie de son ancienne maîtresse. Il ne la tue pas, mais le puissant congréganiste, Valenod, le fait tout de même condamner à mort. En prison, Julien prend conscience des vaines poursuites de sa vie passée et trouve le vrai bonheur dans l'amour simple et sincère de Mme de Rênal. Il meurt sur l'échafaud à l'âge de vingt-quatre ans, et Mathilde de La Mole lui prépare des funérailles splendides de héros.

Les honneurs posthumes dont le jeune homme est comblé, et les vingt prêtres qui accompagnent sa bière, font réfléchir à l'aspect chrétien de l'honneur. "Voulez-vous les honneurs du monde?" demande l'abbé Pirard lors de sa dernière allocution aux séminaristes, "ou bien voulez-vous votre salut éternel?" (7) Les honneurs du monde sont présentés comme sans valeur et comme l'antithèse des vérités éternelles qui se trouvent dans la foi et l'abnégation. On apprend par la suite que "personne ne prend au sérieux l'allocution de l'ex-directeur" (260). De fait, les seuls personnages à repousser la vie facile sont les deux Jansénistes, l'abbé Chélan et l'abbé Pirard. L'idéal chrétien occupe une place faible dans le roman, et malgré la profusion de prêtres et la soutane du jeune héros,

ce n'est certainement pas à la foi religieuse que le sentiment de l'honneur doit son inspiration.

Un des personnages principaux, Mme de Rênal, est pourtant pieuse. C'est tout à fait malgré elle que cette femme sensible et, jusqu'à l'arrivée de Julien, vertueuse, cède au jeune précepteur. Elle se croit par là "damnée sans rémission, et /cherche/ à se cacher la vue de l'enfer" (I, 108). Mais la question de son honneur appartient aux considérations terrestres. Quand elle dit à Julien qu'elle est "une femme perdue d'honneur" (II, 328), elle pense à sa réputation en Franche-Comté. Il est encore question de l'opinion publique quand elle commente une lettre anonyme reçue à la mairie. Quoiqu'elle en soit elle-même l'auteur, elle prétend être "une femme outragée dans son honneur, c'est-à-dire dans ce qu'elle a de plus précieux" (I, 161).

Le mot "honneur" dans le sens de "vertu féminine" réapparaît avec Mathilde de La Moie. Elle ne se soucie pas vraiment de sa chasteté, et quand, dans un moment d'exaltation, elle s'écrie: "Déshonorez-moi!" (II, 244), Mathilde, comme Mme de Rênal, pense au scandale. Plus tard, quand Mathilde se trouve enceinte, elle se rappelle que son honneur est en danger et qu'une "indiscrétion peut faire une tache éternelle, et que mille écus de rente ne répareraient pas" (II, 267). Dans les deux cas, les amours illégitimes sont potentiellement déshonorantes pour les femmes en question aussi bien que pour le mari et le père, respectivement. Le mot "honneur" a donc la valeur que Balzac lui donne dans la citation du Contrat de mariage notée ci-dessus.

S'il est vrai que Mathilde se déshonore, il n'en est pas moins vrai qu'elle est consciente de la loyauté due à son père. A un moment donné, elle décide de ne plus cacher son amour pour Julien au marquis. "L'honneur parle," déclare-t-elle, "j'ai vu le devoir, il faut le suivre, et à l'instant" (II, 250). N'oublions pas, en étudiant cet acte courageux et honorable, que Mathilde est déjà enceinte et que tôt ou tard il eût fallu que la vérité se fit jour.

Aucune considération de nécessité ne diminue la dignité de la conduite de Julien. Dès que le marquis est au courant de son aventure amoureuse avec sa fille, Julien, conscient de sa culpabilité, fait de son mieux pour sauver l'honneur du marquis. Comme la solution la plus simple serait de faire disparaître l'amant importun, il prépare une note de suicide pour le marquis en suggérant que celui-ci lui fasse tirer dessus par un de ses domestiques. Ensuite on discute la possibilité d'un duel entre Julien et Norbert, comte de La Moie. A ce propos Julien est ferme. En dépit de son désir de participer à un vrai duel, il ne tirerait jamais "sur le fils de son bienfaiteur" (II, 257). Cette loyauté atteste la noblesse de son esprit, mais ses plans quelque peu recherchés doivent clairement leur inspiration au rôle héroïque. Quand avec plus de naturel il se jette impulsivement aux genoux du marquis, "il /a/ une honte extrême de ce mouvement et se relève bien vite" (II, 255). On remarque souvent ce jeu entre la vanité et le naturel.

La même loyauté se fait voir au moment où Mme de Rênal lui offre de l'argent à l'insu de son mari, pour lui permettre de s'acheter du linge. Ses yeux "brillent de colère" et il lui annonce qu'il serait "moins qu'un valet, /s'il se mettait/ dans le cas de cacher à M. de Rênal quoi que ce soit relatif à /son/ argent" (I, 49). Sans le vouloir, Mme de Rênal l'a blessé profondément en insinuant que son intégrité était moins que parfaite.

L'intégrité est importante pour lui et se manifeste surtout quand il est question d'argent. Julien en sent le manque, et rêve de posséder de grandes richesses, mais il méprise l'argent en même temps. C'est pour cela qu'une lutte intérieure se livre en lui au moment de quitter les Rênal pour aller au séminaire, et que M. de Rênal lui offre une somme assez importante. Le sentiment de l'honneur finit par l'emporter sur la nécessité, et nous voyons qu'au "moment d'accepter de l'argent /du maire/, ce sacrifice se /trouve/ trop fort pour Julien. Il /refuse/ net" (I, 198).

Une situation semblable avec Mme de Rênal est plus facilement traitée. Cette dame généreuse veut lui faire cadeau des quelques milliers de francs qu'elle garde cachés. Là Julien n'hésite pas. "Voulez-vous, lui dit-il, rendre le souvenir de nos amours abominables?" (I, 198). En d'autres termes, Julien, si ambitieux et parfois peu scrupuleux qu'il paraisse, suit vis-à-vis de l'argent un code honorable dont il ne s'écarte pas.

Il en est de même à Paris. L'abbé Pirard voit comme son devoir de l'avertir en lui parlant de son poste chez le marquis, qu'il se peut que quelque homme lui "fasse entrevoir des avantages immenses, ou tout grossièrement /lui/ offre de l'or pour lui montrer les lettres reçues par le marquis" (II, 8). L'indignation de Julien est grande, il ne commettrait jamais une telle bassesse. Son honnêteté foncière l'aide à avancer très vite chez le marquis qui lui fait une

confiance absolue. Plus discret que le vieil abbé, il lui dit simplement qu'il ne lui "demande pas /son/ serment de ne jamais répéter ce /qu'il va/ entendre"; et qu'il le connaît "tröp pour /lui/ faire cette injure" (II, 176). Tous ces exemples d'intégrité et d'honnêteté s'accordent bien avec le sentiment de l'honneur d'après Vigny et Sainte-Beuve. C'est un trait qui distingue Julien de la société dans laquelle il vit, et qui lui donne une dignité qui est importante pour tout avancement chez le marquis.

Julien a ainsi toutes les apparences d'une droiture naturelle, qui pourraient nous amener à croire qu'il vit selon des principes moraux élevés. Rien de moins vrai, car le jeune homme ne se demande pas si un acte quelconque est bon ou mauvais. Les valeurs qui l'intéressent, sur lesquelles il règle sa conduite, ce sont les exigences de son sentiment de l'honneur. Elles le poussent sans merci à se dépasser et surtout à s'élever au-dessus de son humble situation. Les voies ouvertes à un jeune ambitieux de basse naissance ne sont pas nombreuses. Comme il le sait, la carrière des armes n'est plus possible, et pourtant "Julien ne /passe/ peut-être pas une heure de sa vie, sans se dire que 'Bonaparte, lieutenant obscur et sans fortune, /s'est/ fait le maître du monde avec son épée'" (I, 30). Mais il comprend que ce n'est pas par son épée qu'il va réussir en 1827.

Ayant pris "la résolution inébranlable de s'exposer à mille morts plutôt que de ne pas faire fortune" (I, 30), il renonce à imiter la carrière glorieuse de Napoléon, pour choisir "ce bel état de prêtre qui mène à tout" (I, 25). On voit effectivement que les positions de grand-vicaire et d'évêque, qui s'obtiennent à l'aide de la corruption et de l'intrigue, sont très puissantes. L'hypocrisie fleurit à tous les niveaux de la hiérarchie ecclésiastique, et comme Julien n'est même pas croyant, il lui faut bien une mesure d'hypocrisie aussi. Sa figure pâle et douce, sa mémoire étonnante, et son attitude d'orgueil froid, l'aident dans cette entreprise. Il n'y a que les deux Jansénistes, Chélan et Pirard, qui soupçonnent des sentiments impies dans l'âme turbulente de Julien. Aucun conflit n'éclate entre la prétendue vocation de prêtre et son sentiment de l'honneur. Au lieu de se dire que "noblesse oblige" et de s'élever au-dessus du commun, il s'accommode facilement aux circonstances, et adopte l'hypocrisie de sa société.

Autrement, Julien connaît mal le monde, car il a surtout vécu par les livres et dans son imagination. Un vieux chirurgien-major qui a participé à la campagne de 1796 nourrit cette imagination avec des histoires de gloire militaire et "en mourant, il lui /lègue/ sa croix de la légion d'honneur" (I, 23) qui est un des biens les plus précieux de Julien. C'est d'après les idées de cet ancien ami, dans les Mémoires de Sainte-Hélène et dans les Confessions de Rousseau, qu'il trouve ses modèles de conduite, et il augmente la galerie de ses personnages à mesure qu'il se familiarise avec d'autres écrivains et d'autres héros. Mais au moment de s'écrier "Aux armes!" (I, 3) pour se donner le courage de sonner chez les Rênal, il n'est qu'un garçon timide, sans expérience de la vie, qui a et une grande peur du ridicule et un gros appétit de domination.

L'entrée chez les Rênal représente le premier pas vers l'avenir glorieux de ses rêves. Voyons comment il se comporte pour les réaliser. En voici quelques exemples quelque peu surprenants. Un jour, M. de Rênal lui reproche d'avoir passé toute une matinée sans s'occuper des enfants; Julien se croit offensé et s'adresse au maire de façon violente pour obtenir une excuse. L'esprit matérialiste de M. de Rênal ne comprend pas l'attitude altière de son précepteur, et il lui offre précipitamment une augmentation de gages. Julien, malgré le geste inopiné du maire, se rend compte que "c'est la plus grande excuse que puisse faire une âme aussi basse" (I, 77). Cette scène montre bien la différence entre l'esprit avare de la société de Verrières que le maire représente si bien, et l'esprit orgueilleux de Julien. Celui-ci oublie son ambition, sa situation, tout, à l'idée de quelque blessure à son honneur. Là, comme souvent quand il est question d'honneur, on voit combien la peur de paraître ridicule ou bas aux yeux des autres le rend vulnérable.

Il n'est pas pour autant sans savoir l'importance de se comporter convenablement. "Ma réputation est tout mon bien" (I, 75), se dit-il au moment où son admiration pour Napoléon manque d'être découverte à cause d'un portrait qu'il tient caché dans sa paillasse. Ces deux événements, l'histoire de "l'excuse" de M. de Rênal et celle du portrait, prennent dans l'imagination de Julien un aspect militaire. "J'ai gagné une bataille, se dit-il, ... j'ai donc gagné une bataille!" (I, 78) Plus il y pense, plus il voit un parallèle étroit entre ses propres victoires et celles de Napoléon. Il en tire la conclusion qu'il faut, à l'instar de son héros, "écraser l'orgueil de ce fier gentilhomme pendant qu'il est en retraite" (I, 83). Ce n'est pas l'attitude qui va aider sa carrière, mais l'obession de Napoléon brouille sa vision et fait qu'il distingue mal entre la réalité et le rêve. M. de Rênal représente d'ailleurs les riches qui pour lui sont l'ennemi.

Le besoin d'écraser l'ennemi entre souvent en conflit avec son intérêt principal qui est de faire une carrière brillante. Ainsi, lui semble-t-il, ce pourrait être "une façon de se moquer de cet être si comblé de tous les avantages de la fortune, que de prendre possession de la main de sa femme, précisé-ment en sa présence" (I, 81). Nous reviendrons à la question d'honneur dans les rapports intimes; il suffit pour l'instant de faire remarquer que, vacillant entre plusieurs "devoirs" qu'il s'est imposés, Julien, qui tour à tour joue le rôle de général et de Don Juan, finit par perdre sa position de précepteur. Toutes ses idées exaltées se sont ainsi montrées des obstacles à la réussite professionnelle. Il faut encore ajouter qu'en dépit du parallèle que Julien établit entre Napoléon et lui-même, sa conduite chez les Rênal n'a rien de glorieux.

Il en est de même à Besançon où un incident menace d'éclater dès son arrivée. Avant d'entrer au séminaire, Julien s'arrête à un café. Il arrive à surmonter sa timidité naturelle et fait la cour à la serveuse. Un ami de la jeune femme approche et "regarde" Julien. "A l'instant, l'imagination de celui-ci, toujours dans les extrêmes, ne fut remplie que d'idées de duel," et "en vain la prudence lui disait: 'Mais avec un duel dès l'arrivée à Besançon, la carrière ecclésiastique est perdue'" (I, 205). Heureusement la serveuse l'en dissuade; on voit cependant la fragilité d'une ambition qui est oubliée au moindre affront. Il est évident que l'orgueil personnel l'emporte de beaucoup sur le désir de devenir grand-vicaire.

A Paris encore, Julien prend hardiment des risques pour défendre son honneur. Un incident semblable à celui du café se produit. Julien ne veut pas manquer un duel une deuxième fois, mais l'exploit n'a rien de glorieux. L'homme qui l'insulte n'est que cocher, et c'est son patron, un diplomate, qui se bat avec lui en robe de chambre. Bien que sa réaction soit: "Mon Dieu! un duel, n'est-ce que ça!" (II, 52), cet événement est un sujet de grande satisfaction, parce que le duel, activité normalement limitée à la noblesse, fait grand appel aux sentiments nobles du jeune ambitieux. On retrouve ici l'horreur cornélienne de toute humiliation et le besoin de se venger du plus petit affront.

Chez M. de La Mole, Julien se trouve pourtant moins souvent humilié, car le marquis est un homme qu'il peut estimer tout autrement que M. de Rênal. Aussi a-t-il quelque scrupule au sujet de ses rapports avec Mathilde: "Et moi, je vais séduire sa fille!" (II, 116), se reproche-t-il en réfléchissant sur la bonté de son protecteur. Mais l'auteur ajoute aussitôt que "cet éclair de vertu disparut bien vite" (II, 116). Dans de tels conflits de devoir, ce qui lui paraît le plus brillant, la conquête d'une fille belle et hautaine, l'emportera. L'écart entre les valeurs habituelles et celles de Julien est évident, et il faut remarquer que le comportement du jeune homme est moins qu'honorable.

Quant aux honneurs militaires, l'attitude de Julien se montre assez complaisante. Le marquis lui procure la croix de la légion d'honneur, ce qui pour lui est un grand bonheur. Le fait de n'avoir jamais été sur un champ de bataille ne dévalorise pas la croix à ses yeux. Au contraire, elle met "à l'aise /son/ orgueil; il /parle/ beaucoup plus. Il se /croit/ moins souvent offensé et pris de mire par /les/ propos" de la société (II, 62). Autrement dit, Julien gagne de la confiance en lui-même, et ce qu'il perçoit comme nuisible à son honneur change de caractère.

La croix marque en quelque sorte le commencement du passage de Julien du "Noir" au "Rouge." Le marquis le charge d'une mission diplomatique qui l'expose à un péril réel et dont il s'acquitte honorablement. Plus tard il est "reçu lieutenant, sans jamais avoir été sous-lieutenant que sur les contrôles d'un régiment dont jamais il n'avait ouï parler" (II, 271). A ce moment-là, Julien est "ivre d'ambition" et "il ne /pense/ qu'à la gloire et à son fils" (II, 271). Il s'agit ici d'une dégradation du sentiment de l'honneur militaire, mais le jeune ambitieux ne voit point sa promotion sous cet aspect; il est devenu le héros de ses rêves.

C'est seulement en prison, et sans espoir d'en sortir, que "l'ambition /est/ morte dans son coeur" (II, 301). Cela ne l'empêche pas de rêver à ce qui aurait pu être. Après avoir passé en revue dans son imagination une série de positions illustres, il se demande: "Le gendre du marquis a-t-il quelque rivalité à craindre?" (II, 319) Mais il se rend compte qu'autrefois une "ambition fouguese /entraînait son/ âme dans les pays imaginaires" et que "les innombrables combats... pour bâtir une fortune colossale" (II, 343) l'avaient empêché de connaître le bonheur. Alors il comprend que les extravagances de comportement dont nous avons relevé quelques exemples plus haut, n'étaient ni nécessaires à son honneur, ni utiles à son bonheur. Certes, son sentiment de l'honneur a servi à stimuler son ambition, mais c'est seulement vers la fin de sa vie, et après avoir couru des risques réels, que le sentiment de l'honneur de Julien

ressemble au triomphe glorieux de Corneille et à la vertu et au patriotisme dont parle Sainte-Beuve.

[Dans la deuxième partie du mémoire, R.Y. examine le sentiment de l'honneur dans les rapports intimes et l'attitude de Stendhal en tant que narrateur.]

Notes

1. Paul Robert, Le Robert: Dictionnaire alphabétique et analytique de la langue française, (Paris: Société du Nouveau Littre, 1966), t.3.
2. Pierre Corneille, Le Cid (Paris: Larousse, 1933), Acte I, Sc.5.
3. Jean-Jacques Rousseau, Julie ou la Nouvelle Héloïse (Paris: Garnier, 1923), p. 49.
4. Pierre Corneille, Cinna (Paris: Larousse, 1933), Acte V, Sc.2.
5. Alfred de Vigny, Servitude et grandeur militaire (Paris: Garnier, 1955), pp. 326-27.
6. Stendhal, Vie de Henry Brulard (Paris: Gallimard, 1973), p. 208.
7. Stendhal, Le Rouge et le Noir (Paris: Fernand Roches, 1929), I, 260.

R.Y.